

## série d'été 3/9

Nathalie Silbert  
nsilbert@lesechos.fr

**N**ul n'est prophète en son pays, dit le proverbe. Économiste français Léon Walras a pu le vérifier. De son vivant et jusqu'à aujourd'hui, ce théoricien qui a érigé l'économie au rang de science n'a jamais obtenu la pleine reconnaissance de ses compatriotes. Un « génie méconnu », disait de lui Maurice Allais, seul Français à avoir reçu le prix Nobel d'économie, sans cacher son irritation à l'égard des mandarins de l'université de Paris qui, à plusieurs reprises, avaient refusé de lui donner sa chance. « *Le plus grand de tous les économistes* », avait écrit avant lui Joseph Schumpeter.

Personnage atypique, Léon Walras était un « libéral socialiste », autant adepte de la concurrence et du libre-échange que préoccupé par la justice sociale. Mais il n'avait ni les diplômes ni le sésame qui ouvrent les portes. C'est la Suisse, où il s'exile, qui lui permet d'imprimer son nom dans l'histoire de la pensée économique, avec sa théorie de « l'équilibre général ». Une avancée conceptuelle majeure de laquelle il ne tirera personnellement que très peu de gloire.

La vie de Marie Esprit Léon Walras, né le 16 décembre 1834 à Evreux, n'est pas un long fleuve tranquille. Ses premiers pas sont placés sous le sceau de l'échec. Sur le plan scolaire d'abord. Elevé dans la petite bourgeoisie de province, muni d'un bac ès lettres et d'un bac ès sciences, il affiche pourtant des ambitions. Dans cette France du XIX<sup>e</sup> siècle où la révolution industrielle a besoin de bras et d'ingénieurs, il veut intégrer une grande école. Mais rate l'admissibilité à l'École polytechnique. Puis sort de l'École des mines de Paris sans diplôme, faute d'obtenir des notes suffisantes, se « trouvant dépourvu de toute espèce de goût pour les détails techniques de l'art d'ingénieur », reconnaîtra-t-il plus tard. Il pense alors trouver refuge dans la littérature. L'échec commercial de son premier roman, « Francis Sauveur » – récit quasi autobiographique qui révèle son rêve d'une société meilleure –, le ramène à la réalité.

#### Désillusions à la chaîne

Nouveau tournant, plongé dans le monde des idées économiques qu'il côtoie depuis son enfance, il veut, comme beaucoup d'intellectuels à l'époque, prendre la plume pour développer ses théories dans des journaux influents. Mais de nouveau, il accumule les désillusions. Tour à tour rédacteur au « Journal des économistes », puis à « La Presse », il n'y gagne pas la notoriété espérée. Plus tard, fondateur de la revue « Le Travail », il doit gérer l'arrêt de la publication confrontée à la baisse de ses abonnés dans le sillage du déclin du mouvement coopérativiste. La Caisse d'Escompte, dont il est administrateur délégué, est, elle, mise en liquidation après trois ans d'activité : un nouvel échec !

Pour Léon Walras, le temps des emplois de fortune est de retour. Entre 1862 et 1865, il avait déjà travaillé comme secrétaire aux chemins de fer du Nord. Quatre ans plus tard, il doit accepter un poste d'employé aux écritures à la banque Trivulzi, Hollander et Cie. Gagner sa vie restera de tout temps une préoccupation. Même professeur à Lausanne, il complètera ses revenus avec une activité d'actuaire. Pour payer les médicaments de sa première épouse, très malade, il donnera des cours particuliers et écrira des chroniques sur la peinture et la littérature dans « La Gazette de Lausanne ».

Pendant toutes ses années de jeunesse, Léon grandit dans l'ombre protectrice de son père, Auguste. Ce dernier l'a ouvert à la philosophie, à la morale... et surtout à l'économie. Il lui a aussi évité six ans de service militaire en versant

Gagner sa vie restera de tout temps une préoccupation pour lui. Même professeur à Lausanne, il complètera ses revenus avec une activité d'actuaire.

3.000 francs à un garçon de salle pour qu'il le remplace dans le corps de chasse alpin.

Mais Léon subit aussi son emprise. Révélateur du poids écrasant de cette figure tutélaire, il n'ose lui avouer son éviction de l'École des mines (ce qui lui permet de continuer de percevoir sa pension mensuelle). Il ne se résout pas plus à lui parler de sa liaison avec Célestine-Aline Ferbach, déjà mère d'un enfant, ni des jumelles qui naîtront en 1863, dont une seule, Aline, survivra. Il attendra sa mort pour enfin épouser cette femme avec qui il vit depuis dix ans et adopter son fils Georges.

Plus significatif encore, ce père décide l'orientation professionnelle de son fils. Désir de voir son œuvre – non aboutie – prolongée et peut-être même accéder à la notoriété ? Il faut revenir au parcours de ce notable de province pour comprendre. Auguste Walras, normalien, a fait toute sa carrière dans l'enseignement. En parallèle, il mène des travaux d'économie politique. Mais « *ne réussit à obtenir en son temps qu'un succès d'estime* », écrivent Pierre Dockès et Jean-Pierre Potier, professeurs de sciences économiques à l'université Lumière Lyon-II et coauteurs d'une biographie « Léon Walras, vie et œuvre économique ».

Après le décès de Louis, le plus jeune de ses fils, le plus doué à ses yeux, Henri étant mort en bas âge, Léon reste son seul espoir. Dans son autobiographie, ce dernier raconte : « *L'heure la plus décisive de toute ma vie sonna par un soir de l'été de 1858 où, pendant une promenade dans la vallée du gave de Pau, mon père m'affirma avec énergie qu'il y avait encore deux grandes tâches à accomplir pour le XIX<sup>e</sup> siècle : achever de créer l'histoire et commencer à créer la science sociale.* » Ce que l'on appelle aujourd'hui la science économique.

Père et fils partagent une vision libérale de la société (au sens de l'époque, c'est-à-dire du respect des libertés politiques et économiques). Ils ont la même conviction que l'avènement d'une société plus juste passe par la nationalisation des terres agricoles et l'abolition de l'impôt. Sur la méthode, ils s'accordent sur la nécessité d'intégrer une démarche scientifique dans l'économie.

À la parution en 1861 de sa « Théorie critique de l'impôt », Léon confiera : c'est « *à la fois mon œuvre et celle de mon père... J'ajoute que le plan et les divisions du travail m'ont été indiqués par mon père et que j'en ai fait la rédaction.* »

Pour Léon Walras, restera néanmoins cette frustration de ne pouvoir accéder en France à l'enseignement de l'économie politique, à l'époque non encore reconnue par l'université. Et comme il n'appartient pas au cénacle, il ne peut prétendre au Collège de France. Il en gardera un souvenir amer,

fustigeant jusqu'à la fin de sa vie « *une coterie [qui] a accaparé les chaires universitaires et les places académiques.* »

La chance lui sourit davantage en Suisse.



# Léon Walras, un génie français méconnu

## LES GRANDS PENSEURS DE L'ÉCONOMIE //

Ignoré en France de son vivant, ce « libéral socialiste » à la fois adepte du libre-échange et attaché à la justice sociale s'est exilé en Suisse où il bâtit la théorie de l'équilibre général. Celle-ci devint dans les années 1950 une référence pour les économistes.

Grâce à l'appui de Jules Ferry et de quelques personnalités influentes du canton de Vaud, il décroche la chaire d'économie de l'Académie de Lausanne. Il a trente-six ans. Pure coïncidence, son père vient de mourir. Doublement libéré, il peut enfin se consacrer à la recherche. De ses travaux naît une œuvre puissante, aride, complexe, qui lui apporte enfin un début de reconnaissance.

Face aux idées en vogue en cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'inscrit en rupture. Ainsi, contrairement à Marx et Ricardo, il ne pense pas que la valeur d'un bien soit liée à la quantité de travail exigé par sa fabrication. Pour lui, elle dépend de sa rareté et de son utilité, comme l'a théorisé Jeremy Bentham. De cette vision, partagée avec l'économiste anglais William Stanley Jevons et l'Autrichien Carl Menger, naîtra l'école néo-classique. A la recherche de l'objectivité, il veut montrer que l'économie peut être une science. Le fonctionnement du marché est au cœur de sa réflexion. Elle aboutit en 1874 à sa théorie de l'équilibre général, sa contribution majeure formalisée dans un traité « *Éléments d'économie politique pure* ».

Du temps de Walras, les économistes en vogue raisonnent par marché. Lui a une intuition : tous les marchés sont interdépendants. Sa grande idée est qu'en mettant en équation toutes les données (biens et service, travail, capital... jusqu'à la monnaie), on pourra définir un prix, une quantité de production et de consommation permettant à chaque intervenant de maximiser ses intérêts, et ainsi atteindre un optimum économique. Ce raisonnement a néanmoins un prérequis : la concurrence doit être pure et parfaite.

Or elle ne l'est pas. Les détracteurs de Walras profitent de cette faille pour attaquer ses travaux. « *On l'accuse de préparer l'arrivée d'un socialisme autoritaire qui conduira au remplacement du marché par l'Etat planificateur* », relève Pierre Dockès. Un comble pour ce héraut du libéralisme économique !

#### L'obsession du Nobel de la paix

Malgré ses efforts pour faire connaître ses idées – notamment en France où il rêve de revenir –, sa théorie peine à se propager au-delà de l'École de Lausanne. Ses autres contributions sont, elles, oubliées. Moins connus que sa théorie de l'économie pure, les deux autres volets de son œuvre révèlent un Léon Walras « socialiste et libéral » : ses travaux sur l'économie politique appliquée témoignent de son intérêt pour la production, l'organisation de l'industrie. Ceux consacrés à l'économie sociale mettent en évidence son attachement à la juste répartition des richesses entre les hommes et à la lutte contre la pauvreté.

Fin 1892, Walras, sujet depuis des années à des « fatigues cérébrales », demande sa mise en retraite anticipée de l'École de Lausanne et passe le flambeau à Vilfredo Pareto, qui enrichira ses travaux.

Sa quête de notoriété n'est cependant pas terminée. À partir de 1905, son obsession est de décrocher le prix Nobel de la paix. À ses yeux, ce ne serait que justice rendue. « *Il estime avoir contribué, plus que quiconque, à la démonstration scientifique du libre-échange et avoir mis en lumière les conditions à son accession* », analysent Pierre Dockès et Jean-Pierre Potier. Trois fois, son nom est proposé au comité du prix Nobel. Mais la première fois, sa candidature arrive trop tard ; la deuxième, c'est le président des États-Unis, Theodore Roosevelt, qui raffe le prix. La troisième tentative est, elle aussi, infructueuse.

C'est sur cette dernière déconvenue que, en janvier 1910, Walras, atteint d'une « thrombophlébite intestinale », disparaît. « *Longtemps après sa mort, une hostilité acerbe se manifestait encore contre lui et une conjuration du silence s'était faite sur son œuvre* », observe Maurice Allais dans un texte publié dans les « Annales des Mines ».

Il faudra attendre la Grande Dépression des années 1930 pour que des économistes reprennent le raisonnement de Léon Walras sur l'équilibre général. Après-guerre, les théoriciens Gérard Debreu et Kenneth Arrow, dotés des instruments nécessaires, montreront que le modèle walrasien a une solution, parachevant ainsi cette belle construction mathématique.

#### SES DATES

1834

Léon Walras naît le 16 décembre à Evreux, en Normandie.

1860

Il publie « *L'Économie politique et la Justice* ».

1870

Il entre comme professeur d'économie politique à l'Académie de Lausanne.

1874

Il s'attelle à l'écriture des « *Éléments d'économie politique pure* ».

1910

Il meurt le 5 janvier à Clarens, près de Montreux.



Vendredi : David Ricardo